

Une sensation raisonnable

1903. C.P. 5.111-114. Extrait des *Conférences sur le pragmatisme*

5.111 [...] j'ai été conduit à une série de pensées qui m'ont amené à considérer l'éthique comme un art simple ou une science appliquée et non pas une science normative. Mais lorsque, au début de l'année 1883, j'en vins à lire les ouvrages des grands moralistes dont la grande fertilité d'esprit m'a émerveillé, contrastant avec la stérilité des logiciens – j'ai été forcé de reconnaître que la logique dépend de l'éthique ; et alors je me suis réfugié dans l'idée qu'il n'y avait pas de science de l'esthétique et ceci en raison du *de gustibus non est disputandum* ; et donc qu'il n'y a pas de *vérité* ou de *fausseté* esthétiques ou qu'il n'y a pas de beauté ni de laideur qui puissent être généralement validées. Mais je ne me suis pas contenté de cette opinion bien longtemps. Très tôt, je me suis rendu compte que cette objection globale reposait sur une fausse conception fondamentale. Affirmer que la morale, en dernière analyse, conduit au jugement esthétique *n'est pas* une position hédoniste, mais une position directement opposée. Toute prise de position entre le bien et le mal relève, à n'en pas douter, de la catégorie de la secondéité ; une telle prise de position s'écarte de la voix de la conscience en raison de ce dualisme absolu que nous ne retrouvons même pas en logique ; bien que je sois un parfait ignorant en matière d'esthétique, je me hasarde à penser que l'état esthétique de l'esprit est au plus pur lorsqu'il est parfaitement naïf, en dehors de toute déclaration critique, et que la critique esthétique fonde ses jugements sur l'effet d'une immersion dans cet état de pure naïveté – et le meilleur critique est celui qui s'est entraîné à faire ceci parfaitement.

5.112 C'est une grande erreur que de supposer que les phénomènes du plaisir et de la douleur sont principalement des phénomènes de sensation. Examiner la *douleur* plutôt que le *plaisir* semblerait un bon choix, beaucoup plus positif. Je suis incapable de reconnaître, en toute certitude, des qualités de sensation qui seraient communes à toutes les *douleurs* ; et si je ne le puis, je suis certain que c'est là une chose qui n'est pas facile pour qui que ce soit. Je me suis donné un entraînement systématique à reconnaître mes perceptions sensibles. J'y ai travaillé intensément plusieurs heures par jour, tous les jours, durant de longues années. Je recommanderais à chacun d'entre vous d'en faire autant. L'artiste a un tel entraînement. Mais le principal de ses efforts est consacré à sa tâche de reproduire, dans une forme ou une autre, ce qu'il voit ou ce qu'il entend, ce qui suppose, dans toutes les formes d'art, une entreprise très compliquée, alors que je me suis simplement efforcé de voir ce que je voyais. Cette limitation de la tâche a été, pour moi, d'un grand avantage puisque j'ai découvert que la grande majorité des artistes sont extrêmement limités. Leurs appréciations esthétiques sont étroites ; et ceci vient de ce que leur pouvoir de reconnaître les qualités de leurs sensations est orienté vers des tâches bien précises.

Mais la majorité de ceux qui pensent que la douleur est une qualité de la sensation ne sont pas des artistes ; et même parmi ceux qui seraient artistes, il y en a très peu qui soient des *artistes dans la douleur*. La vérité est qu'il y a certains états d'esprit, spécialement ceux où la douleur occupe une grande place, desquels nous avons l'impulsion de nous libérer. C'est là un phénomène bien évident ; et l'explication ordinaire est à l'effet que cette impulsion surgit de la qualité d'une sensation qui serait commune à tous ces états ; cette explication repose sur le fait que cette impulsion serait

particulièrement puissante en comparaison d'autres états où la sensation est prédominante. Que ce soit vrai ou faux, ce n'est là qu'une *théorie*. Ce n'est pas le fait que n'importe laquelle de ces qualités communes à toutes les douleurs soit facilement reconnaissable.

5.113 En tout état de cause, le phénomène global de la douleur et le phénomène global du plaisir proviennent de l'univers des états d'esprit et ils ne connaissent pas une grande importance sauf lorsqu'ils sont liés à des états d'esprit où la perception sensible est prédominante ; ces phénomènes eux-mêmes ne reposent pas principalement sur une qualité commune dans la perception du plaisir ou une qualité commune dans la douleur, même si l'on y retrouve de telles qualités ; mais ces phénomènes s'expliquent principalement par le fait que la douleur soit liée à un combat pour rendre à l'esprit une *quiétude* ; et le plaisir provient d'un état d'esprit particulier associé à la conscience de *faire une généralisation* dont le principal constituant n'est pas une sensation mais bien un élément de cognition. Cette proposition serait difficile à soutenir en regard des plaisirs les plus primaires, mais notre argumentation ne s'intéresse pas à ces derniers. Nous nous intéressons au plaisir esthétique ; même ignorant comme je le suis, en matière d'art, j'ai une grande capacité de jouissance esthétique. Il me semble que dans le plaisir esthétique nous atteignons la totalité de la perception sensible – et spécialement la totalité résultant des qualités de sensation présentes dans l'œuvre d'art que nous contemplons –, déjà il y a là une sorte de sympathie intellectuelle, une conviction qu'il y a là une perception sensible que l'on peut comprendre, une sensation raisonnable. Je n'arrive pas à exprimer exactement *ce qu'il en est*, mais il y a là un élément de conscience qui appartient à la catégorie de la représentation, la pensée représentant quelque chose qui appartient à la catégorie de la qualité de la sensation.

En nous plaçant dans cette perspective, il semble que nous ayons répondu à l'objection de la doctrine voulant que la distinction entre l'approbation et la désapprobation morales ne soit qu'une espèce de la distinction entre l'approbation et la désapprobation esthétiques.

5.114 Il semble donc que, en nous plaçant dans la logique de l'auto-contrôle, la distinction entre le bien et le mal définis logiquement doit commencer là où commence le contrôle des processus de la cognition ; et tout objet qui précède cette distinction, qu'il ait été nommé bien ou mal, doit être considéré comme un *bien*. Puisqu'aucune erreur ne le touche, il doit être considéré pour lui-même.

Paru dans Jean Fisette, *Pour une pragmatique de la signification. Suivi d'un choix de textes de Charles S. Peirce en traduction française*, Montréal, XYZ éditeur, p258-260.
